Franck FAVIER, *Bernadotte Un maréchal d'Empire sur le trône de Suède*

Annie Crépin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ahrf/12355>

DOI : 10.4000/ahrf.12355

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2012

Pagination : 201-204

ISBN : 978-2-7489-0161-0

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Annie Crépin, « Franck FAVIER, *Bernadotte Un maréchal d'Empire sur le trône de Suède* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 368 | avril-juin 2012, mis en ligne le 24 septembre 2012, consulté le 23 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12355> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.12355>

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2022.

Tous droits réservés

Franck FAVIER, *Bernadotte Un maréchal d'Empire sur le trône de Suède*

Annie Crépin

RÉFÉRENCE

Franck FAVIER, *Bernadotte Un maréchal d'Empire sur le trône de Suède*, préface de Jean Tulard, Paris, Ellipses, 2010, 396 p., ISBN 978-2-7298-6122-3, 24 €.

- 1 Franck Favier est spécialiste de la Suède contemporaine du premier Empire français auquel le royaume scandinave dut un infléchissement marqué du cours de son histoire. En 1997, il a soutenu à l'EPHE une thèse, « La Suède entre les grandes puissances, 1800-1815, analyse diplomatique ». À partir de ses travaux qu'il rend ainsi accessibles à un large public, il offre dans le présent ouvrage une synthèse centrée autour du personnage de Bernadotte qui se révèle une biographie très classique, abondamment documentée, et fondée sur des sources inédites. L'auteur évite les écueils de l'anecdote aussi bien que ceux de la légende noire à laquelle pouvaient entraîner un tel destin, le caractère de son « héros », ses rapports tourmentés avec Napoléon Bonaparte et leurs lourdes conséquences pour la France impériale. Il s'agit d'un portrait de « Bernadotte en son temps » qui permet à Franck Favier de prévenir les jugements de valeur.
- 2 Un chapitre liminaire de ce livre, qui en comporte dix-sept répartis en trois parties, explicite le propos essentiel de l'historien. Il est d'ailleurs intitulé significativement « Le basculement » et décrit comment son accession au trône de Suède résulta de l'imbroglie diplomatique que représentait en 1810 la situation confuse de la nation scandinave. La première partie de l'ouvrage analyse les conditions qui ont rendu possible un tel basculement, circonstances générales liées à l'histoire de la Suède et de la France, circonstances particulières à chercher dans la personnalité du maréchal gascon et dans sa trajectoire personnelle. Les parties suivantes montrent les conséquences d'un tel basculement, d'une part à court terme pour l'histoire de l'Empire français, d'autre part à moyen et à long terme pour le royaume scandinave ; à long

terme car Bernadotte fonda une dynastie qui règne encore sur la Suède, fût-ce actuellement de la manière la plus démocratique et la plus symbolique possible.

- 3 La première partie, « Du soldat de fortune au chef de guerre 1763-1809 », retrace l'ascension du Béarnais pendant les guerres de la Révolution, ascension sociale qui avait auparavant commencé – lentement – avec son père. Un passage dans l'étude d'un procureur lui donne un goût du légalisme qui ne devait jamais se démentir et explique bien des choix ultérieurs du maréchal. Mais, devenu orphelin à l'âge de dix-sept ans, il « repart de zéro » en s'engageant comme simple soldat au Royal-Marine en 1780. Non dénué d'instruction, il est sous-officier en 1789. À partir de 1792, le soldat de fortune devient le soldat de la Révolution – titre du troisième chapitre – et participe à la plupart des campagnes de la période révolutionnaire et directoriale sur les frontières du Nord-Est. Au cours de 1794, il passe en moins d'un an du grade de chef de bataillon à celui de général de division ; promotion due à ses qualités d'entraîneur d'hommes et de fin tacticien. Par son gouvernement de Maëstricht, il entame comme beaucoup de ses camarades une expérience administrative qui devait lui être ensuite précieuse. Politiquement, il apparaît prudent. Pourtant l'auteur dit quelques pages plus loin qu'il montre un certain zèle jacobin en 1794 mais, selon lui, par prudence et par nécessité. On aurait souhaité davantage d'approfondissement sur ce point.
- 4 La campagne d'Italie où il rejoint Bonaparte voit naître entre les deux hommes un « jeu d'amour-haine », redoublé par l'inimitié que Bernadotte éprouve envers les hommes du premier cercle, Berthier, Masséna et Augereau, surtout envers le premier qui le lui rend bien. La politique entre ainsi dans sa vie selon Franck Favier. Après le coup d'État de Fructidor auquel il ne participe pas et après Campo-Formio, il est nommé au poste sensible que représente l'ambassade de Vienne. C'est un échec à propos duquel l'auteur écrit d'excellentes pages dans lesquelles il démêle ce qui relève du caractère de Bernadotte et des difficultés réelles de l'entreprise. Après son mariage avec Désirée Clary en 1798, il accède au ministère de la Guerre le 2 juillet 1799 : inexistant sur le plan politique en 1797, il est devenu indispensable en 1799. C'est à cette occasion que l'historien évoque le néo-jacobinisme de Bernadotte mais on reste un peu sur sa faim quant aux origines de cette attitude politique et on regrette que l'auteur emploie indifféremment le terme de jacobins et celui de néo-jacobins (et l'appellation de député terroriste pour Sergent, p. 95). Par ailleurs la loi Jourdan méritait une formulation plus nuancée que celle d'avoir été « imposée par Jourdan » (p. 88), d'autant que celui-ci n'en est pas le seul auteur, même si elle est indéniablement d'inspiration néo-jacobine. En revanche, l'auteur dresse un excellent tableau de l'action de Bernadotte au ministère où il restera jusqu'au 11 septembre 1799, féconde tant sur le plan interne – la réorganisation du ministère – qu'externe – la conduite des armées dans un pays de nouveau en guerre. Évincé du ministère, il reste passif en Brumaire, « trop hésitant pour contrer le projet et trop ambitieux pour se subordonner » (p. 104).
- 5 Une telle attitude devait gouverner le comportement de Bernadotte pendant les dix années suivantes. Il inquiète d'abord le Consulat car il apparaît mêlé aux complots, ne fût-ce que comme référence, mais il se garde de trop se compromettre. Une fois le régime affermi, il se rallie par pragmatisme et légalisme. Récompensé en 1804 par le commandement en chef de l'armée du Hanovre et par l'accession au maréchalat, il exerce un véritable proconsulat au Hanovre, perfectionnant son expérience administrative. Il acquiert ainsi un début de renommée dans les pays scandinaves. Mais il ne prend part qu'à une seule des grandes batailles de la Grande Armée, Austerlitz. En

fait, en raison de son opposition antérieure, il est tenu « en dehors », il commande des troupes étrangères et est toujours utilisé hors de France, comme le dit très finement l'auteur (p. 128). Après Wagram, il tombe en disgrâce et se retire dans son domaine.

- 6 C'est alors que se produit le basculement dont les circonstances et les conséquences sont analysées avec pénétration dans une seconde partie, « Le prince royal de Suède 1810-1818 », qui est véritablement le cœur de l'ouvrage. L'historien analyse le déclin de la Suède qui tourne à l'effondrement lors du règne de l'incohérent Gustave IV Adolphe. Ayant perdu en 1808 la Finlande conquise par les Russes, elle est ruinée, humiliée, réduite à n'être qu'une puissance de second ordre. La catastrophe conduit à la mise à l'écart du roi. Mais le nouveau roi Charles XIII est malade et le prince héritier meurt subitement en 1809. L'élection de Bernadotte le 28 août 1810 au titre de prince royal, le fait qu'il l'emporte sur d'autres candidats, pour surprenants qu'ils paraissent, s'expliquent par l'indécision de la Chambre, les combinaisons de Napoléon, la promptitude de Bernadotte et aussi parce que les Suédois espèrent que ce brillant militaire parviendra à reconquérir la Finlande.
- 7 Dans l'histoire, il arrive que « la fonction crée l'organe ». Charles-Jean – telle est sa nouvelle appellation – devient suédois de cœur, lui qui ne parlera jamais la langue de sa seconde patrie, et en défend les intérêts (et aussi parce qu'il sait que son maintien et l'enracinement de sa dynastie sont à ce prix). « Je ne veux être le préfet, ni le douanier en chef de Napoléon », assure-t-il (p. 188). Pour le système napoléonien, l'élection de Bernadotte pouvait être un atout face à la Russie. Par ses maladroites et l'exigence que le blocus soit strictement respecté, Napoléon crée un nouveau front, alors que Charles-Jean souhaitait rester en bons termes avec la France sans ruiner son nouveau pays. Le prince, devenu régent dès mars 1811 du fait de l'aggravation de la maladie du roi, sait se faire accepter grâce à un loyalisme à toute épreuve et tente de réparer la perte de la Finlande en s'orientant vers le vieux rêve gustavien du rattachement de la Norvège à la Suède, ce qui ne peut que contrecarrer le Danemark allié de la France. Il tente de sauvegarder son indépendance en menant un jeu fort complexe – et fort bien étudié par l'auteur – entre l'Angleterre et la Russie. À la fin de 1811, il désirait encore rester neutre et médiateur entre la Russie et la France. Mais par l'invasion de la Poméranie suédoise en janvier 1812, Napoléon jette Charles-Jean dans les bras de ses ennemis, même si celui-ci souhaite encore obtenir la Norvège sans entrer en guerre contre la France. Or, cette politique est sur le point d'échouer au début de 1813. Il lui faut donc gagner la Norvège sur le terrain militaire, c'est-à-dire en s'engageant aux côtés de la coalition. Cependant, ce n'est qu'en septembre-octobre, devant la méfiance des Alliés, qu'il franchit le Rubicon », par la confrontation armée directe avec ses anciens compatriotes, bien qu'il ne participe pas à la campagne de France. Il éprouve même la tentation d'entrer dans le jeu politique français à propos duquel Franck Favier livre d'excellentes pages en notant que les aspects suédois de l'imbroglio du printemps 1814 ont été négligés.
- 8 Finalement, Charles-Jean fait preuve de sa légendaire prudence et préfère se consacrer à la Norvège obtenue par le traité de Kiel de janvier 1814. Il pose ainsi les bases d'une régénération intérieure et extérieure de la Suède dont l'auteur analyse les aspects et les prolongements dans la troisième partie, « Le Roi 1818-1844 », et qui permet à Charles-Jean d'être définitivement adopté. Dès 1815, trois avant son accession au trône sous le nom de Charles XIV, il apparaît comme le rénovateur de la nation, d'où son attentisme

ambigu au moment des Cent-Jours, Waterloo lui permettant de ne pas répondre aux sollicitations de ses alliés.

- 9 Dans les chapitres ultimes, l'auteur analyse l'œuvre du roi, d'abord dans le domaine diplomatique. Méfiant envers la Sainte-Alliance et partisan d'un rapprochement des monarchies constitutionnelles, il devient conservateur à partir des années trente et prône une neutralité active et pro-russe ; par pragmatisme (il est convaincu qu'il est impossible de lutter contre la Russie et l'Angleterre) plutôt que par prémonition de l'avenir, bien que certains le créditent d'être le père fondateur de la neutralité de la Suède contemporaine. Il fait preuve du même réalisme en politique intérieure mais aussi de la même évolution conservatrice, bien qu'il déclarât ne vouloir régner que par les lois et même être « un républicain sur le trône de Suède ». Or, à partir de 1830, date charnière, un infléchissement aristocratique et bureaucratique se manifeste dans sa manière de gouverner quand ce n'est pas une nette tendance à l'autocratie. Mais son intérêt marqué pour l'action économique ne se dément pas ainsi que la prise en compte du paupérisme. Sous son règne se produit une indéniable amélioration de la situation économique. Un chapitre spécifique est consacré à la Norvège. Ses rapports avec elle ont suscité des jugements contradictoires à propos desquels Franck Favier se garde bien de trancher, de même qu'il montre dans le dernier chapitre la difficulté de dresser un bilan définitif. Mais, « ce monarque républicain » réussit, dit-il, là où Napoléon a échoué (p. 365). Si on peut objecter à l'auteur qu'une comparaison entre deux nations à l'histoire si dissemblable est discutable, on ne peut que le suivre quand il montre qu'à la mort de Charles XIV en 1844, le sacre de son fils Oscar se fit dans l'enthousiasme général, preuve que la légitimité de la dynastie Bernadotte était acquise pour longtemps.